

## Une inquiétante intimité

Didier de Brouwer

La dépression comme concept psychopathologique moderne a deux faces, l'une manifeste une réalité incontournable et massive de notre société occidentale, l'autre reste un objet médiatique énigmatique, une abstraction menaçante faisant question pour tout un chacun. Personne ne peut se sentir à l'abri et les analystes pas moins que les autres, tant ce bout de réel que le terme tente de désigner a pris consistance dans nos discours. L'extraordinaire floraison de ces nouveaux produits dits médicaments antidépresseurs n'y est sans doute pas étrangère, même si l'on est encore à s'interroger sur la pertinence de leur appellation voire leur réelle efficacité. La dépression est devenue *La* maladie de notre société touchant près d'un tiers des hommes et des femmes, nous dit-on, dans le temps d'une vie.

Faut-il accepter ou refuser ce concept de dépression jusqu'à présent peu psychanalytique ne me semble pas une façon pertinente d'aborder une question majeure qui se dégage du malaise actuel dans notre culture. La dépression est une réalité sociale, bien ancrée dans nos discours de même que dans nos discussions cliniques. Cette interrogation qui nous est si souvent adressée « suis-je en dépression ou ai-je une dépression ? », requière autre chose qu'un silence. Pourquoi cette mélancolisation de la névrose ? Sous quelle bannière vient-on se ranger si docilement dans une catégorie aussi largement acceptée ? Que veut-on ignorer en pensant pouvoir mesurer notre faculté de désirer par une échelle mesurable qui traduirait le plus ou moins grand étiaje de nos hypothétiques humeurs vitales ? Il y là autant de questions que

je ne pourrai développer aujourd'hui. Le titre de mon intervention, une inquiétante intimité, déplace à sa manière la question en la centrant sur un objet énigmatique et angoissant qui manque rarement de surgir chez le sujet dit en dépression. Lorsque dans un désir de sauvegarde il tente de se replier sur ce qu'il a de plus intime, le plus souvent au fond de son lit, à l'abri du monde et de ses affolantes exigences.

La dépressivité, comme le soulignait Pierre Fédida, est une nécessité de notre vie psychique. Elle est propre à notre vie fantasmatique, inscrite dans son fonctionnement même puisque celui-ci se mobilise autour de la fondatrice perte d'objet. C'est sans doute cette dépressivité que notre époque a si difficile à reconnaître. En faire le déni est une tendance manifeste résultant de ses injonctions circulantes qui voudraient nous voir toujours disponibles et ouverts à des excitations nouvelles sans cesse proposées à nos *besoins*. La dépressivité a ceci de vital qu'elle nous permet de nous soustraire à des charges d'excitations qui débordent largement nos facultés d'absorption. Ces charges d'excitations on pourrait les traduire en termes d'une demande incessante de l'Autre. Demande dont la spécificité est orientée par un impératif de Jouis-sance. C'est ce qui guide le monde de l'économie de marché fondée sur une offre d'objets toujours renouvelée et relancée.

L'intime, le *heimlich*, nous dit Freud dans sa longue et minutieuse analyse linguistique introduisant son texte *Das Unheimlich*, est proche de *heimlich*, familier. Lorsque l'inquiétante étrangeté menace et surgit au sein de ce qui semblait le plus intime et le plus protecteur il y a apparition d'un double, d'un double inanimé, telle la poupée Olympia du conte d'Hoffman servant au propos de Freud. A travers ce double, une personne s'identifie à une autre, un moi étranger est mis à la place du moi propre mais c'est un moi complètement passivé, mort, inanimé comme un automate. Le moi ainsi dédoublé manifeste l'illusion de son unité toute imaginaire, son soubassement identificatoire aliéné à l'autre, au point de troubler le sentiment d'être soi. Parmi les nombreux mécanismes à l'origine de ce sentiment d'inquiétante étrangeté, je retiendrai l'automatisme de répétition animé par la source infantile du narcissisme primaire. Lorsque celui-ci est surmonté, nous dit Freud, le signe algébrique du double s'inverse; du vécu positif de la toute puissance des pensées du narcissisme primaire transformant le moi en un autre immortel, on passe au vécu négatif d'un moi autre, déformé, incomplet, soumis à la critique d'une nouvelle instance que Freud nommera un peu plus tard dans son œuvre le *surmoi*.

Dans l'automatisme de répétition d'un Moi hanté par son image autre, déformée, s'indexe la jouissance, fondée sur ce quelque chose en défaut, rebelle à toute intégration à l'image du corps, ce qui ne cesse de s'en exclure et dont le signifié est le rejet. L'image corporelle envahit dès lors le champ per-

ceptif. Le surgissement de l'ombilic de sa forme, ce (a) qui marque un trou, un manque qui devrait rester secret, caché (*heim*) vient au devant de la scène. Le signe algébrique se renverse et *l'âme se resserre au trou de la molaire*. C'est bien à ce double mortifié que se confronte le dépressif, objectalisant son image dans un discours où se déchaîne la jouissance masochiste de la plainte. Freud insiste sur une notion qui revient sans cesse dans son texte, celle d'*inanimé*. État de passivation extrême directement chevillé à l'automatisme de répétition de la pulsion de mort. Cet autre mortifié, dévitalisé du corps du déprimé reste cependant une image du Moi, une dernière barrière du refoulement, une limite tracée à une jouissance dont Freud centre l'économie sur le masochisme primaire et sa recherche ruineuse.

L'inanimé c'est aussi la vision réfléchie de sa propre image comme envahie par le vide qui la centre. Exemple : cette femme qui en s'essayant à traduire un vécu corporel très présent dans des accès d'angoisse ponctuant ce qu'elle appelle sa dépression, exprime cette sensation d'avoir un grand vide à la place du ventre. Cette dépression survient dans l'après-coup de sa mise à la retraite et du décès de ses parents. Parents auxquels elle était restée trop exclusivement attachée. Ce que sa vie professionnelle avait permis jusqu'alors de plus ou moins bien masquer, l'évitement du sexuel et la part non-accomplie de sa vie de femme faisait symptôme : petit *a* surgissait au sein de *i*. Les parenthèses du refoulement ne contenaient plus l'objet perdu. L'inanimé c'est le sentiment d'être mort à soi-même. Il est si présent dans la clinique qu'il a inspiré à Fedida cette juste dénomination de *névrose glaciaire*. Il y a dans la phénoménologie dépressive contemporaine un grand désir de refuge, de mise à l'abri, dans la recherche éperdue d'un noyau d'intimité. Ce noyau consiste d'abord à vivre sa propre temporalité certes ralentie, décélérée.

Cette dimension du temps, caractéristique essentielle souvent soulignée par divers cliniciens, est un des modes de présentification de l'objet *a*. Celui-ci est non spécularisable, il se manifeste plutôt dans la dimension temporelle que spatiale. Cette dimension est soit celle de la précipitation de l'acte et de ce qui en chute, soit celle du temps arrêté de la mélancolie. Le dépressif se sent à côté du temps qui rythme les pulsations de nos cités, souvent il se recrée une temporalité propre dans les rythmes modifiés de son corps, en inversant par exemple son rythme nyctéméral. Se mettre à l'écart, rester dans l'apragmatisme vis-à-vis de l'altérité, voilà deux traits cliniques qui ne manquent pas d'alimenter l'actuelle controverse des états-limites. Les questions soulevées par la dépression nous aiguillent inmanquablement vers celle de la grande névrose contemporaine

L'être tout seul du dépressif, sa réclusion volontaire, c'est aussi la recherche d'une toute-puissance perdue, celle du narcissisme primaire et de sa

toute-puissance des pensées. Le double est une production de celui-ci, nous dit Freud, une assurance contre la destruction du moi et un énergique démenti à la puissance de la mort. L'inanimé, pour poursuivre sur le fil de l'*Unheimlich*, cela peut-être aussi le non-réalisé, toutes les aspirations du moi qui n'ont pu s'accomplir. Le non-accompli, le non-réalisé deviennent la matière de l'automatisme de répétition centré sur la perte d'une jouissance mythique originaire.

Le concept de dépression véhicule ce qu'il en est du rapport à la mort dans notre société. Comme maladie socialement identifiée et reconnue elle est le retour d'une lancinante réalité que notre société cache et ne peut plus envisager qu'avec horreur. Le deuil n'est plus ni créateur, ni transformateur et il doit se dissimuler. La mort devient le signe de l'inaccompli. La mort est présente très concrètement dans la dépression, à travers un sentiment de cadavérisation du corps. Qu'il s'agisse d'intuitions corporelles, d'autoscopies comparables à celles du vécu traumatique où le corps propre s'entraperçoit dans un lointain immobile, sans ressenti, cette incidence du corps et de son image, dans un rapport toujours profondément perturbé au désir de l'Autre est une constante du vécu dépressif. Je prendrai pour exemple le récit de cette femme, anglaise, de nature jusqu'alors hyperactive et efficace dans son travail, dont la dépression, disait-elle, avait brutalement débuté un beau matin en se servant une tasse de thé. Tasse et théière devenaient subitement des poids écrasants, impossibles à mouvoir. Avec l'arrêt sur la vision fantasmatique de son corps sans force, le temps se figeait et l'angoisse montait. Le piège narcissique de son propre corps inerte se refermait et l'enfermait. S'il y a dans la dépression une expérience de figement, une fascination pour une expérience de disparition dans laquelle l'inhibition psychomotrice, comme on le dit en terme médical, fera la cible principale de l'intervention pharmacologique, la violence de l'angoisse n'est jamais loin.

Le trop grand succès du concept de dépression fait passer au second plan l'importance de cet affect qui ne manque pourtant pas d'être massivement présent. Il est le seul qui ne trompe pas comme l'avance Lacan. Ceci contrairement aux autres, comme la tristesse, souvent mise à l'avant-plan, dont l'interprétation en termes de représentations inconscientes refoulées peut mener sur une toute autre voie, un vœu de mort par exemple. L'angoisse ne trompe pas en ce qu'elle nous confronte directement à ce que nous veut l'Autre. Voilà pourquoi aucune intimité ne met à l'abri d'un regard qui contemple avec des yeux plus tout à fait siens, comme les yeux arrachés d'Œdipe pour reprendre la terrible image de Lacan dans son séminaire sur l'Angoisse. L'*heimlich* peut toujours se renverser un *unheimlich*, rester chez soi, à l'abri apparent des regards ne rend pas quitte de la dimension du désir qui est désir de l'Autre dans son sens génitif et objectif. Bien au contraire, rester chez soi, reclus, a

plutôt pour effet de l'imaginariser de plus belle. L'expérience de *l'unheimlich* c'est l'émergence de *l'objet a* à la jointure du corps et de sa représentation dans l'Autre comme lieu de l'inconscient. Ce qui aurait du rester caché, au secret (*heim*), fait irruption. Dans la faille du narcissisme, à travers son support d'image spéculaire surgit un réel *pas sans objet*. Stéphane Thibierge notait dans son article *Mutations contemporaines de la jouissance* une fragilisation du dispositif narcissique sensé tempérer le rapport du sujet à la jouissance. L'image spéculaire, signe des temps, est atteinte d'une certaine labilité. La densité des messages à décoder et des objets nous sollicitant quotidiennement, n'y est pas étrangère. L'inquiétante intimité, c'est ce moi incertain, la fragile identité contemporaine dans son rapport à la jouissance. L'intime, menace de se retourner en doigt de gant, en extime, la scène privée en scène publique. L'objet de l'angoisse est éthique car il se monnaie en termes de désir, ce que ne véhicule pas le concept de dépression.

Un dernier aspect que je voudrais évoquer afin de replacer l'angoisse au centre de la problématique dépressive est la dimension de la honte à mon sens trop souvent confondue avec la culpabilité névrotique. Celle-ci ne met pas autant en cause l'appartenance au groupe, elle ne met pas non plus aussi à mal, avec le même effet dévastateur, les repères identificatoires. La honte est liée au sentiment de rejet ou d'exclusion et elle est conséquente à celui d'être l'objet d'un jugement social dont les valeurs sont dominées par le moi fort et autonome, auto-fondé dirait Legendre. Cette dimension de la honte Lacan en faisait un point essentiel de notre culture dominée par la production des objets. Production de la honte, disait-il dans *l'Envers de la psychanalyse*. La promotion de l'objet se révèle manifestement affolante.

Il y aurait dans la dépression un mécanisme que Kristeva nommait le déni de la dénégation. La dénégation de la perte est liée à notre nature langagière. Le déni de la dénégation c'est la parole dépressive comme vidée de sens quand elle se profère ou plus radicalement le quasi mutisme dans le repli sur la nostalgie de la Chose. C'est le refus de la perte, le refus de cette voie détournée de la jouissance que nous occasionne le semblant de la parole. Le signifiant dépressif fait l'objet d'un désaveu et avec celui-ci c'est la réalité psychique, le sentiment d'exister qui se rétrécit en laissant la scène occupée par le corps affecté d'une pulsion muette et mortifère. La honte, et à son extrême le mourir de honte, c'est un signifiant qui devient signe, « Le seul signe dont on puisse assurer la généalogie » dit Lacan, « soit qu'il descende d'un signifiant »<sup>1</sup>. Autrement dit, la honte porte au lieu-même du nom propre et fait équivaloir celui qu'elle atteint à cette chose obscène, rebut de la parole, l'objet a.

1. J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, 13<sup>e</sup> séance, Paris, Seuil, 1969-1970.

Quant à l'idéologie scientiste et énergétique du concept de dépression, il y aurait encore beaucoup à en dire, je répéterai simplement qu'elle masque la question primordiale de l'angoisse, ne reflète que la composante économique de la pulsion, en laissant sa part dynamique et topique que seul le rapport au désir de l'Autre peut réintroduire. Pourtant le champ des pathologies anxieuses, des comportements phobiques s'est étendu avec une ampleur considérable. Les antidépresseurs se transforment d'ailleurs au fil de leur promotion par les firmes pharmaceutiques, comme étant tout aussi indiqués pour ces phobies de plus en plus nommées phobies sociales. Resituer la question de l'angoisse au devant de la problématique dépressive, c'est je pense, mieux prendre en compte notre lien à l'Autre et au désir.